

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 31 (1898)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

L. EMERY ET A. FORNEROD. — LE ROYAUME DE DIEU¹.

Depuis tantôt trente ans, c'est-à-dire depuis que le vénérable catéchisme d'Osterwald est entré définitivement dans le repos de l'oubli, nous attendons un successeur digne de lui. Ce n'est pas que les prétendants fassent défaut. Nos Eglises ont dès lors produit une abondante floraison catéchétique. Mais parmi les nombreux manuels de nuances, de dimensions et de valeurs diverses qui ont vu le jour en ces dernières années, aucun n'a réussi à s'imposer à l'attention générale. Ni les uns ni les autres ne manquent de sérieux mérites ni ne pèchent par des hardiesses doctrinales, mais ils présentent tous quelque déficit pédagogique devenu sensible à l'usage. Rien n'est plus significatif à cet égard que l'embarras où s'est trouvé le synode de l'Eglise nationale vaudoise, lorsqu'il y a quelques années, il s'est agi pour lui de recommander au clergé l'un de ces manuels d'apparition récente. L'Abrégé de MM. Emery et Fornerod serait-il l'oiseau rare jusqu'ici vainement attendu ? Aurions-nous enfin ce catéchisme idéal en qui doivent se rencontrer, au dire d'une plume autorisée, l'intimité évangélique, la profondeur en même temps que la simplicité populaire, la précision et la tendance pratique, qualités que l'on trouve éparses, jamais unies, dans les essais antérieurs. Non, certes, et tant s'en faut. Nous sommes en présence d'une œuvre de début

¹ *Le Royaume de Dieu*. Exposition abrégée de l'Évangile à l'usage des catéchumènes, par L. EMERY et A. FORNEROD, professeurs de théologie à l'Université de Lausanne. — Lausanne, F. Rouge, éditeur. 1898. 101 pages.

à tous égards, puisque les auteurs en sont jeunes, et que ce manuel représente la première tentative nettement avérée d'une exposition organique de ce qu'on est convenu d'appeler la *Nouvelle théologie*. La profondeur y domine plus que l'intimité, et la simplicité populaire n'en est pas précisément le trait distinctif. Des retouches nombreuses, et, par ci par là, de sérieux amendements devront y être apportés. Mais à coup sûr, MM. Emery et Fornerod n'ont point fait œuvre indifférente et banale ; leur travail mérite une place à part parmi les produits similaires, car leur manuel, qui fait honneur à leur piété autant qu'à leur courage, se distingue entre autres par sa tendance, son plan et sa doctrine.

Il faut être quelque peu prévenu pour nier la tendance *pratique* de cet Abrégé. C'en est un symptôme déjà que le retour à la méthode d'enseignement par demandes et par réponses, méthode qui n'est pas en faveur auprès de nos modernes pédagogues, mais qui n'en repose pas moins sur une vue très juste des conditions de tout enseignement durable et de portée pratique. En outre, et surtout, nous connaissons peu de manuels catéchétiques où se laisse plus constamment deviner la préoccupation de la vie, de la piété agissante. La préface, à vrai dire, trahit une toute autre ambition, mais rien n'est plus menteur, dit-on, qu'une préface ; à l'en croire, les auteurs n'auraient eu d'autre pensée que « d'apprendre au peuple de l'Eglise à exprimer ses convictions chrétiennes dans un langage approprié aux résultats acquis de la théologie de la conscience. » En vérité, est-ce là le seul but de ce catéchisme qui s'intitule : « Exposition abrégée de l'Evangile, » et qui prétend servir de base à une instruction chrétienne ? Non, et j'en ai pour garants MM. Emery et Fornerod qui se sont chargés de se corriger eux-mêmes dès le premier paragraphe de leur Abrégé, en affirmant avec infiniment de raison et beaucoup de simplicité que « l'instruction religieuse a pour but de faire du catéchumène *un membre du Royaume de Dieu, un chrétien.* » Cette affirmation, qui n'a rien de révolutionnaire assurément, est néanmoins de grande conséquence ; elle nous place d'emblée sur le terrain pratique qui est le vrai terrain de l'Evangile. Il ne s'agit plus avant tout, comme avec les catéchismes du type courant, d'apprendre à connaître Dieu, d'initier les intelligences aux arcanes d'une révélation hérissée de mystères, d'*enseigner* une doctrine à laquelle, tant bien que mal, on coud une morale ; il

s'agit avant tout d'amener les âmes à cette conviction qu'il y a *une vie à vivre*, une œuvre à accomplir, le Royaume des cieux à réaliser sur la terre. Avant d'être un système de connaissances, l'Évangile est une puissance de salut et c'est par son côté dynamique bien plus que son côté logique ou dialectique qu'il convient de le présenter aux catéchumènes. Puiser dans l'Évangile des mobiles d'activité, des principes d'énergie, le secret de la volonté bonne, une direction de vie, faire, en un mot, de nos élèves « des membres du Royaume de Dieu, des chrétiens, » oui, c'est bien à cela que doit tendre l'effort constant du catéchiste et c'est bien la pensée à laquelle, à part quelques défaillances, sont restés fidèles les auteurs de ce nouveau manuel, répondant ainsi aux impérieuses exigences du temps présent qui ne veut connaître d'autre apologétique que celle de la vie.

Il est regrettable seulement que l'expression ne présente pas, au point de vue pratique, les mêmes mérites que l'intention générale des auteurs. La langue de MM. Emery et Fornerod trahit un sincère effort vers la simplicité ; elle l'atteint quelquefois ; elle est claire en tous cas, un peu sèche peut-être, impersonnelle et froide, insuffisamment émue et nerveuse ; surtout il la faudrait plus simple encore, plus dépouillée de termes abstraits ; il faudrait que les auteurs renonçassent totalement au double emploi du mot *conscience*, il faudrait laisser tomber les subtilités au travers desquelles on essaie de concilier la miséricorde et la justice, la colère et l'amour divins (§ 17) ; que sais-je encore ? il faudrait que MM. Emery et Fornerod se souvinssent davantage qu'ils ont été pasteurs de campagne avant de professer dans les chaires d'une Université. Au surplus ce sont là des réserves qui n'atténuent que faiblement notre appréciation d'ensemble, et des améliorations pourront être facilement apportées à cet égard, sans compromettre l'économie générale de l'Abrégé.

Ceci nous amène à parler du plan adopté par les deux professeurs. Avec eux nous quittons résolument les sentiers battus. Du plan traditionnel qui reposait tout entier sur l'idée, juste d'ailleurs, mais encore plus incomplète, du salut individuel, ils ne laissent debout rien ou presque rien ; ils asseoient tout leur édifice sur une base beaucoup plus large, plus compréhensive, plus proprement évangélique, sur le concept du *Royaume de Dieu*. Le Royaume de Dieu, préfiguré dans la nation juive, fondé par Jesus-Christ, se réalisant dans la vie individuelle du chrétien

pour, de là, embrasser, en se déployant, la vie de famille et la vie sociale, poursuivant ses conquêtes pacifiques au moyen des Eglises et marchant au triomphe final au travers des luttes du présent, telle est l'idée féconde autour de laquelle viennent se grouper sans effort, non par juxtaposition, mais par voie constructive, toutes les parties de l'organisme. Il en résulte une harmonieuse unité dans la tractation de la matière catéchétique. Sous le rayonnement de cette idée centrale et supérieure du Royaume, on aperçoit mieux, dans leurs rapports mutuels, et avec les liens qui accusent leur dépendance réciproque, les divers moments de l'œuvre salutaire ; la doctrine et la morale ne vont plus leur chemin, parallèlement l'une à l'autre, artificiellement soudées par des procédés qui mettent à rude épreuve l'ingéniosité des catéchètes ; elles s'appellent l'une l'autre, puisqu'elles ne constituent en dernière analyse que deux phases successives et nécessaires du même procès divin, d'une part le Royaume qui se fonde, et c'est la doctrine, et d'autre part le Royaume qui se développe, et c'est la morale.

Mais le principal bénéfice de ce plan, ne serait-il pas de placer dès l'entrée le catéchumène en présence, je ne dirai pas avec les auteurs, d'une *idée* (§ 4), mais d'un fait concret, d'une réalité vivante, le Royaume, et, je voudrais mieux encore, MM. Emery et Fornerod satisferont peut-être mon désir dans une prochaine édition, en présence d'une personne, le *Roi*, et d'une personne qui, non seulement a vécu, mais qui vit aux siècles des siècles ? Quel avantage d'entrer dès le début de l'instruction religieuse en plein courant de la pensée évangélique, de marcher dès le seuil sous la lumière directe du Christ, et de n'avoir plus à errer, avant de pénétrer dans le sanctuaire, dans les terrains vagues de la philosophie religieuse au bout desquels on arrivait à l'Évangile enfin, mais fatigué déjà et fourbu du long chemin parcouru ! Je regrette même que MM. Emery et Fornerod n'aient pas poussé plus loin la hardiesse ; il me plairait de voir apparaître le Fondateur du Royaume (chap. III) avant les candidats au Royaume (chap. II), et la personne de Jésus-Christ présentée avant son enseignement sur le Royaume qu'il est venu fonder (chap. I), l'œuvre après l'ouvrier.

Une critique de détail avant de passer à la doctrine. Nous voyons mal pourquoi les auteurs ont détaché la *véracité* (§ 34) de la classe générale à laquelle elle nous semble ressortir de droit,

des devoirs de *justice* (§ 33); signalons aussi une définition douteuse de la *charité* (§ 35) et une caractéristique très insuffisante du catholicisme et du protestantisme (§ 38, r. 4).

Un journal religieux de la Suisse romande a qualifié le manuel de MM. Emery et Fornerod de « Manifeste de la théologie nouvelle. » Si l'on veut entendre par là que c'est ici la première fois que la tendance théologique dont nos auteurs sont les représentants autorisés, s'offre au public non plus fragmentairement, mais dans une exposition synthétique, alors nous acceptons ce terme de *manifeste*. Mais si l'on veut, par ce vocable, dénoncer le catéchisme de MM. Emery et Fornerod comme une œuvre de combat, comme une arme de guerre offensive ou défensive, alors nous nous récrions. La prévention seule peut subodorer dans les pages de ce pacifique Abrégé une intention polémique. Nous avons là l'œuvre loyale d'une conviction qui s'affirme. Les auteurs n'ont voulu en aucune mesure élever drapeau contre drapeau. D'autre part il faut leur savoir gré d'avoir su, tout en s'abstenant d'emboucher la trompette de combat, marquer nettement leur point de vue et, par le soin qu'ils mettent à accentuer les affirmations qu'ils estiment de valeur primordiale et permanente autant que par le silence qu'ils observent à l'égard des doctrines à leurs yeux frappées de déchéance, montrer clairement ce qui les sépare de la théologie traditionnelle; c'est une justice que leur rendra le plus convaincu des orthodoxes d'avoir ainsi coupé court à toute équivoque et placé le débat, si débat il y a, sur le terrain de la franchise.

Il est un point cependant où leur courage semble avoir faibli, où leur pensée apparaît moins nette et moins franche; nous faisons allusion au § 15 « le triomphe de Christ, » où la conviction des auteurs au sujet de la résurrection de Jésus s'enveloppe de formules susceptibles d'interprétations divergentes. Ils auraient pu également être moins réservés en ce qui concerne la valeur religieuse de la Bible, la vraie nature de son inspiration et les caractères de son autorité qu'ils ne songent pas à nier, plus affirmatifs relativement au concours divin par lequel la sainteté du Christ est devenue possible, plus soucieux enfin de faire saillir dans l'œuvre de la sanctification individuelle comme de la régénération sociale, dans le grand œuvre du Royaume, l'action permanente du Christ vivant, du Roi qui règne, mais qui gouverne aussi; nous regrettons en particulier que la *présence réelle* soit

totale­ment passée sous silence dans le chapitre des sacrements, que l'on réduit à n'être plus que des actes commémoratifs, de purs symboles, des professions publiques de la foi de l'Eglise.

Ces réserves faites, nous avons plus de liberté pour dire combien nous avons trouvé savoureux, fortement pensés, évangéliques vraiment, les chapitres si importants qui traitent du péché, de la personne de Jésus-Christ, de sa sainteté et de son œuvre libératrice, et plus encore, si possible, ceux qui se rapportent à la naissance de la vie chrétienne, à l'entrée de l'homme dans le Royaume de Dieu (§ 20, 21; 22, 23, 24, 25). Nous avons retrouvé là le vieil et éternel Evangile, celui qui, selon le mot de Vinet, est la conscience de la conscience, celui qui, fait pour l'homme, répond aux besoins de l'homme, l'Evangile qui se passe de toute recommandation extérieure, parce que, au dire d'un apôtre, « il se recommande, par sa vérité propre, à toute conscience d'homme devant Dieu » (2 Cor. III, 2). Elle n'est donc point si dissolvante qu'on se plait à le répéter, ni d'un subjectivisme si outré, ni d'un rationalisme si destructeur, cette théologie de la conscience, qui maintient de la religion de Jésus-Christ tout ce qu'il y a de fondamental, l'affirmation du péché, le miracle central de la personne sainte du Christ, la croix rédemptrice, scandale aux Juifs et folie aux Grecs, et la nécessité de la nouvelle naissance.

Il est difficile de prévoir si l'avenir réserve au Catéchisme de MM. Emery et Fornerod la consécration de l'usage; il faudra d'ici-là que bien des préjugés respectables rejoignent dans l'oubli les préjugés disparus. Mais il convient de louer les auteurs de ce qu'ils ont fait œuvre de foi, et de les remercier du service qu'ils nous ont rendu en donnant à des pensées qui flottent dans l'air, éparses, indécises, et par là-même troublantes, une expression généralement claire et toujours religieuse.

G. COLOMB.

EMILE COMBA. — PROTESTANTS ITALIENS¹.

Avant de rendre compte des deux derniers volumes publiés par M. Comba, il peut y avoir quelque intérêt à jeter un coup d'œil sur l'ensemble de l'œuvre de cet historien.

¹ *I nostri Protestanti*. I. *Avanti la Riforma*, Firenze, Libreria Claudiana, 1895. — II. *Durante la Riforma: Veneto e Istria*. 1897.

Les pages 617-620 du treizième volume de cette revue (1880) renferment un bulletin sur la *Rivista cristiana* de Florence, fondée en 1873 et rédigée par les professeurs de l'École de théologie vaudoise, au nombre desquels se trouvait M. Comba. On y lisait ce qui suit : « M. Comba, d'abord évangéliste à Venise, puis successeur de feu M. Pierre Revel dans la chaire de théologie historique à Florence depuis 1871, s'est déjà fait une belle renommée d'historien. Ses écrits lui ont valu une mention très flatteuse dans le *Dizionario degli scrittori contemporanei* de Degubernatis, et des éloges de Marc-Monnier dans ses chroniques italiennes de la *Revue suisse*. C'est que M. Comba est un grand fureteur d'archives, un dénicheur de documents précieux, un lecteur infatigable et un critique habile des écrits nationaux et étrangers qui ont trait au passé religieux de l'Italie.

» Grâce à ses travaux et à ceux de ses collaborateurs, parmi lesquels il faut citer le docteur allemand Benrath, l'histoire détaillée et documentée du mouvement réformateur dans l'Italie du seizième siècle n'aura bientôt plus de secrets. On connaîtra non seulement les noms et les souffrances d'une foule de martyrs inconnus jusqu'ici, mais aussi la figure vraie et vivante de tant de vaillants personnages que les manuels d'histoire ecclésiastique mentionnent à peine. A côté des hommes, ce sont aussi leurs œuvres, les livres, qui sont remis en honneur et en lumière. Outre le *Benefizio della morte di Christo*, les 110 *Lezioni* de Valdès, le *Sommario della Sacra Scrittura*, etc., ont été ressuscités.

» M. Comba rattache naturellement à ces études celles qui touchent aux origines des Eglises vaudoises du Piémont, qu'il ramène à Valdo, contrairement à l'opinion favorite et traditionnelle, mais peu critique, de ses coreligionnaires. Son ouvrage principal, qu'il fait marcher de front avec la *Rivista*, c'est une *Storia dei martiri della Riforma italiana, narrata col sussidio di nuovi documenti*.

» Ce sera un ouvrage assez volumineux qui, malgré et peut-être à cause de sa tendance polémique, plaira sans doute à tous les ennemis de la papauté et donnera sur le mouvement religieux en Italie, avant et pendant la Réformation, des détails précieux et en grande partie nouveaux. »

Cette citation est déjà une appréciation de l'œuvre de M. Comba, dont les travaux ne devaient pas être ensevelis avec la *Rivista cristiana*, morte en 1887 à l'âge de quinze ans. Dès l'an 1883 l'au-

teur avait livré au public le résultat de ses études sur les Vaudois dans une *Storia dei Valdesei, con illustrazioni e una nuova carta delle Valli Valdesei e delle Alpi Cozie*. Mais le volume intitulé *Claudio di Torino ossia la Protesta di un Vescovo*, publié en 1895, était déjà un brillant échantillon de l'œuvre, polémique sans doute, mais consciencieuse, savante et impartiale, poursuivie par M. Comba sur *I nostri Protestanti*. Cet ouvrage, qui compte jusqu'à présent deux volumes, ne sera complet que lorsque l'auteur aura épuisé le récit de toutes les protestations contre la papauté, soit avant, soit pendant, soit après la Réformation.

Dans la préface du premier volume : *I nostri Protestanti. Avanti la Riforma* (publié le 20 septembre 1895, c'est-à-dire au 25^e anniversaire de la prise de Rome par les troupes italiennes ou de l'abolition du pouvoir temporel du pape), l'auteur justifie son entreprise ainsi que le titre adopté pour la caractériser. Il est destiné à en faire sentir la haute importance au point de vue de l'histoire nationale et comme un moyen de troubler le sommeil intellectuel et la torpeur morale des Italiens. « Nous disons *nos* protestants parce que la protestation revêt elle aussi, comme le doute, des formes diverses. Nos ancêtres n'ont pas attendu la Diète de Spire pour protester. Schelling le savait bien lorsque, — parlant de l'apôtre des Gentils qui, non content de contredire saint Pierre, « lui résista en face, » vint à Rome avant lui, y prêcha, y écrivit et y mourut martyr, laissant en souvenir à ses frères sa plus grande épître, — il disait ouvertement : C'est lui qui fut le premier protestant. « *Der Apostel Paulus ist der erste Protestant.* » Voilà bien, en tout cas, un excellent chef de file.

» Nous verrons, il est vrai, plusieurs de ses disciples s'éloigner de sa doctrine sur certains points; mais la légion porte sur son drapeau le mot d'ordre : « Obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, » prête à se sacrifier à la vérité qu'elle préfère parfois à l'unité, laquelle n'est parfaite que dans la vérité. C'est ainsi que s'est formée peu à peu, en opposition à la légende de la tradition apostolique des papes, la tradition des libres martyrs qui, à travers la nuit des siècles, se transmettent le flambeau de la vie :

» *Et, quasi cursores, vitai lampada tradunt.*

» Ils ne sont pas liés entre eux de façon à former une chaîne; néanmoins on est tenté de croire à une certaine généalogie spirituelle en voyant que :

» *Uno avulso non deficit alter.*

» L'Italie, en effet, en connut plusieurs dans toutes les phases de son histoire : dans les temps anciens en face de la papauté naissante, au moyen âge en face de la papauté géante, dans les temps modernes en face de la papauté dégénérée. Et leur semence reflurit. Grâce à leur exemple, la foi en la vérité ne meurt pas et nous porte à croire à la mystérieuse providence qui ne s'est jamais laissée sans témoignage parmi nous pas plus que chez d'autres peuples. »

Voilà l'esprit dans lequel l'auteur a composé *I nostri Protestanti*. Mais avant de passer au contenu de ces deux volumes, et pour achever l'aperçu de ses publications, mentionnons encore son *Introduzione alla storia della Riforma in Italia*, Firenze 1881, que M. Comba lui-même déclare un peu vieillie, mais qui fut pour lui un aiguillon et un engagement moral à continuer et, nous le lui souhaitons, à compléter son entreprise. Rappelons aussi, parmi ses opuscules, sa *Visita ai Grigioni*, dont M^{lle} Anna Jentsch a présenté une traduction aux lecteurs allemands en 1896.

Comme l'indique le titre de son ouvrage, *I nostri Protestanti*, M. Comba a suivi une méthode conforme à son intention. Il nous présente, non une histoire du protestantisme italien, mais la biographie des hommes qui ont protesté contre la papauté, soit au nom de la Bible, soit au nom de la raison, soit au nom du peuple et de ses besoins. A ces biographies se rattache naturellement la description du milieu social, politique et religieux où vécurent ces « protestants. » Une épigraphe tirée de leurs écrits et caractérisant leur œuvre et leurs croyances est placée à la tête de chaque biographie.

Le premier volume s'ouvre par une *Préface* que nous connaissons déjà, et une *Introduction* qui traite des *Origines de l'Eglise de Rome et de la papauté*, origines bien connues des lecteurs qui n'ont pas oublié leur histoire ecclésiastique et de ceux-là surtout qui ont lu la magistrale conférence londonienne de Renan sur ce sujet. Viennent ensuite douze biographies consacrées à *Hermas*, *Hippolyte*, *Novatien*, *Jovinien*, *Claude* (de Turin), *Arnaud* (de Brescia), *Valdo*, *Joachim*, *Dolcino*, *Dante*, *Marsilio* (de Padoue) et *Savonarole*.

Le second volume, daté de Noël 1896, commence la série des volumes qui traiteront de « nos protestants » pendant et après la Réformation, et s'occupe spécialement de ceux de Venise et de l'Istrie.

La *Préface* justifie ce titre de *protestants* donné déjà à des hommes qui ont vécu avant la Réformation, en se prévalant de l'usage suivi par des historiens impartiaux et même par des écrivains italiens tels que Bovio, qui considère Dante comme « le premier des protestants. »

L'*Introduction* traite de la *Renaissance au point de vue religieux et moral*. Elle se termine par quelques considérations sur la convenance qu'il y a à décrire la vie des protestants plutôt qu'à faire l'histoire d'une « Réformation » qui n'exista que dans leur espérance.

Le corps de ce volume se compose de dix-huit chapitres et d'un appendice. Les dix-sept premiers racontent la vie de plusieurs hommes qui s'efforcèrent de propager en Italie les doctrines des Réformateurs, et même des Anabaptistes trinitaires ou antitrinitaires, et dont la plupart furent martyrs. Les plus célèbres sont peut-être *Girolamo Galateo*; *Antonio Brucioli*, qui imprima à Venise une nouvelle traduction de la Bible; *Francesco Spiera*, dont on connaît le désespoir d'avoir renié la foi et qui mourut fou; *Baldo Lupetino*, vrai héros de persévérance et de fermeté, martyr d'Albono dans l'Istrie; son neveu *Matthias Vlacich*, plus connu sous le nom de *Matteo Flacio Illirico*, qui joua un rôle considérable en Allemagne comme théologien, ardent ami de Luther; *Pietro Paolo Vergerio*, écrivain populaire qui évangélisa les Grisons italiens et la Valteline et mourut conseiller du duc de Wurtemberg. A côté de ceux-là figurent avec honneur *Francesco della Sega*, de Rovigo, et ses collègues *Giulio Gherlandi*, de Treviso, et *Antonio Rizzetto*, de Vicence, trois martyrs d'une étonnante grandeur morale; *Fedele Vigo*, dont les douleurs causées par la torture n'ébranlèrent pas la fermeté, et enfin *Tiziano*, un anabaptiste antitrinitaire dont le nom, accompagné de deux astérisques, figurera avec plus de détails dans le troisième volume, à propos de Naples.

Le dix-huitième chapitre, intitulé *Rassegna finale della protesta nelle città et nelle colonie*, passe en revue des événements relatifs à la Réformation qui se sont accomplis à Venise, Padoue, Vicence, Vérone, Gardone, Rovigo, Chioggia, Tréviso, Udine, dans l'Istrie, à Corfou, à Candie, etc., et mentionne encore d'autres protestants, même de la noblesse. L'*Appendice* se compose de trois paragraphes dont le premier parle des sources manuscrites; le second, des livres prohibés, et le troisième, de l'interrogatoire ori-

ginal subi par *Paolo Veronese* en présence des inquisiteurs.

Voilà une table des matières plutôt qu'une analyse d'un ouvrage qui, pour être complet, demandera, nous l'avons déjà dit, d'être suivi de deux autres volumes au moins. Tels qu'ils sont, ces deux volumes méritent d'attirer la sérieuse attention non seulement des théologiens, mais de quiconque s'intéresse à l'avancement du règne de Dieu, particulièrement en Italie. On ne lira pas *I nostri Protestanti* sans éprouver un vif intérêt, un sentiment de profonde sympathie et de sincère admiration pour ces vaillants soldats de la pensée religieuse, pour ces indomptables caractères, ces martyrs nombreux que l'Italie a produits malgré tant d'obstacles de toute nature. M. Comba nous les fait aimer, ces protestants, non par des déclamations sentimentales, mais par l'exposé simple, clair et, comme on dit, objectif de leurs idées, de leurs travaux, de leurs souffrances. Du même coup et par le même moyen il nous inspire un sentiment de dégoût et d'horreur pour cette inquisition qu'on ose qualifier de sainte et qui, par ses atroces procédés, a réussi à étouffer en Italie toutes les aspirations morales et religieuses en oblitérant le sens moral et la conscience.

Un publiciste français, mais avant tout catholique romain, s'est permis naguère le douteux plaisir de refuser à M. Comba la qualité de narrateur savant et consciencieux. Celui-ci a su relever, comme ils le méritaient, les traits d'ignorance et de présomption de son contradicteur en se consolant par l'approbation que lui ont donnée des savants protestants comme Harnack, et catholiques, mais libéraux et consciencieux, tels que Villari et Sposito. Pour ma part, je ne puis que m'incliner devant l'immense étendue des recherches, des études, des lectures dont témoignent *I nostri Protestanti*. Quant à l'impartialité historique et à la hauteur de vues de M. Comba, il a eu l'occasion d'en fournir une preuve nouvelle et bien significative lors du débat qui s'est élevé au sujet de son livre au synode de La Tour en septembre 1896.

Nous ne pouvons donc que souhaiter en toute sûreté de conscience beaucoup de lecteurs à *I nostri Protestanti*, en Italie tout d'abord, qui en a grand besoin pour se retremper moralement, et ensuite parmi les protestants qui, en cette fin de siècle, ne sauraient trop se tenir en garde contre les séductions de cette sirène qu'on appelle la papauté et qui, en réalité, est une pieuvre dévorant, avec l'intelligence, les meilleurs sentiments naturels de l'homme et toutes les libertés qui nous sont nécessaires. Disons

en terminant que le style de M. Comba se distingue par sa clarté, sa simplicité, son élégance naturelle. Rien d'affecté, rien d'emphatique dans le langage. Ce n'est pas un professeur qui parle du haut de sa chaire; c'est un Toscan, parfois humoriste, qui dit *alla buona* ce qu'il sait, ce qu'il pense.

J.-J. PARANDER.

Luserna San Giovanni, novembre 1897.

ZWINGLIANA ¹.

Il s'est formé à Zurich une association ayant pour but d'établir et entretenir un musée où l'on réunirait des objets relatifs à Zwingli et à la Réformation, et de subventionner la publication de documents et de communications historiques concernant de près ou de loin la personne et l'œuvre du réformateur suisse. Le musée est installé à la bibliothèque de la ville de Zurich. On devient membre de l'association en payant une finance annuelle de 3 francs. En retour, on reçoit la publication dont nous annonçons ici les deux premiers fascicules. Elle paraît sous la direction du Dr Emile Egli, professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Zurich, le savant auteur d'une *Histoire de l'Eglise en Suisse jusqu'à l'époque de Charlemagne* (voir cette revue-ci, année 1894, p. 194 et suiv.) et de divers travaux importants relatifs à l'histoire de la Réformation dans la Suisse orientale.

Les *Zwingliana* de 1897 renferment des communications variées qui font bien augurer de cette modeste mais utile et intéressante entreprise. En fait de contributions du rédacteur lui-même, citons, outre une courte notice sur le *Zwingli-Museum*, une étude sur divers *portraits du réformateur*, avec la reproduction photographique de deux médailles de Jacob Stampfer; une *lettre de Zwingli au conseil de Constance*, du 5 août 1523, publiée pour la première fois d'après l'original; des détails sur une représentation en 1531, par des étudiants de l'école de Zurich et en présence de Zwingli « qui en pleura de joie, » du *Ploutos* d'Aristophane dans la langue originale; des extraits de la chronique du saint-gallois

¹ *Mittheilungen zur Geschichte Zwinglis und der Reformation*. Herausgegeben von der Vereinigung für das Zwinglimuseum in Zürich. 2 livraisons de 20 pages chacune. Zurich, Zürcher & Furrer, 1897. (Prix : 1 fr. 50 par an.)

Jean Kessler concernant un de ses professeurs de Wittenberg, le Dr Pomeranus, et dont les biographes de ce dernier ont négligé bien à tort de faire leur profit; une notice sur « la première acquisition faite pour le compte du musée, » savoir un exemplaire de la belle *Bible* hébréo-latine de Séb. Munster ayant appartenu à *Bullinger* et portant en marge de nombreuses annotations de sa main; les lettres d'appointement de *Barthélemy Zwingli*, l'oncle du réformateur, comme curé de Wesen, du 29 janvier 1487; un aperçu de la chronique inédite du chanoine *Laurent Bosshart*, de Winterthour, un ami de Zwingli, mort en 1532; — sans compter des « mélanges » de moindre étendue¹ et un *bulletin bibliographique* où sont enregistrées les publications les plus récentes ayant trait à l'histoire religieuse, ecclésiastique, scolaire de la Suisse au siècle de la Réformation.

Comme on le voit, M. Egli, pour commencer, a payé largement de sa personne. Il a fourni à lui seul la matière de tout le premier fascicule. Son bon exemple n'a pas tardé à être suivi. Le second cahier renferme deux contributions non moins intéressantes dues à des collaborateurs, l'un de Berne, l'autre de Bâle. Celui-ci, M. George Finsler, fils du vénérable *antistes* (le dernier!) de l'Eglise zuricoise, démontre définitivement que le pseudonyme de *Conrad Ryss*, sous lequel a paru en 1525 une « Réponse au très savant docteur Jean Pughenag (Bugenhagen) de Poméranie, pasteur à Wittenberg, au sujet de sa missive au docteur Hess, de Breslau, concernant le sacrement, » a été attribué tout à fait à tort à Zwingli par certains auteurs luthériens du seizième et du dix-septième siècle. L'écrit en question a probablement pour auteur le pasteur Michel Cellarius d'Augsbourg. Il n'y aura donc pas lieu de faire figurer cet opuscule dans la future édition des œuvres complètes de Zwingli. L'autre collaborateur, M. Ad. Fluri, n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Nous lui sommes redevables de plus d'une trouvaille précieuse pour l'histoire des origines de nos Eglises réformées de la Suisse romande. Il suffira de rappeler les communications que nous avons faites ici même sur le catéchisme français de Berne de 1551 et sur la plus ancienne liturgie en usage dès 1528 dans les terres vaudoises de Leurs Excellences de Berne.

¹ Entre autres un épicede en latin en l'honneur de Berchtold Haller, écrit de la main de *Théodore de Bèze* au dos du feuillet de garde d'un exemplaire des Actes de la Dispute de Berne. Cet exemplaire (édition in-8° de 1528), autrefois en la possession de Th. de Bèze, appartient aujourd'hui à M. Egli.

On trouvera du même auteur, en tête du second fascicule des *Zwingliana*, une notice fort curieuse sur une *édition française du catéchisme mural zuricois de 1525*. Vu l'intérêt particulier que ce sujet présente pour nous protestants de langue française, nous nous proposons d'y revenir prochainement avec un peu plus de détail.

La publication que nous venons d'annoncer mérite d'être favorablement accueillie par tous les amis de l'histoire religieuse. Nous serions heureux si les lignes qui précèdent pouvaient engager tels de nos lecteurs à envoyer leur cotisation à la société du *Zwingli-Museum*. Ils n'ont qu'à adresser leur adhésion à son caissier, M. Alb. Schulthess, à Zurich, ou à l'imprimerie Zurcher et Furrer.

H. V.

RECTIFICATION

Dans notre article sur *Les nouvelles paroles de Jésus*, retrancher page 81, ligne 26, les mots : « ou de Pierre » jusqu'à la fin de la phrase, et, au commencement de l'alinéa suivant, les mots : « déjà connu, cité et considéré comme authentique par Justin Martyr. » C'est par erreur que l'évangile apocryphe de Pierre a été identifié avec celui dit des Egyptiens.

H. T.

REVUES

ZEITSCHRIFT FÜR DIE ALTTESTAMENTLICHE WISSENSCHAFT

1897, second fascicule.

G. Schmidt : Les deux versions syriaques du premier livre des Maccabées. — *Jacob* : Contributions à une introduction aux Psaumes; III. Les Psaumes et le culte du temple. — *Techen* : Glossaire syro-hébreu du Psautier d'après la Peshita. — *W. Max Müller* : Miscellanées. 1. Le meurtrier de Sanhérib. 2. Le roi Yareb dans Osée. — *Castelli* : Une conjecture sur Deut. XXXII, 5. — *E. Klostermann* : Un nouveau psautier grec en onciales. — *Peiser* : Mélanges. (Notes critiques sur divers passages de l'Anc. Test.) — *Stade* : Réplique à MM. Hilgenfeld et Staerk. — Bibliographie.